

Jacques Tati

(1908-1982)

Avec sa démarche dégingandée, son auto déglinguée, son goût des plaisirs simples et ses maladresses en cascade, le personnage de Monsieur Hulot reste le symbole d'une humble excentricité. Son inventeur, Jacques Tati, n'y était pourtant pas prédisposé. De son vrai nom Jacques Tatischeff, celui que l'on a souvent tenu pour un modeste fils d'artisan encadreur, était en réalité issu d'une famille cosmopolite au capital économique et culturel élevé. Son grand-père russe était le général Dimitri Tatischeff qui fut ambassadeur du tsar à Paris. Son grand-père hollandais fut l'ami de l'encadreur de Van Gogh. Sa mère, quant à elle, était la fille d'un des encadreurs les plus réputés de Paris, Van Hoof. Son père prendra la succession de l'entreprise et dirigera un petit atelier d'encadrement d'art. La famille part en vacances à Deauville ou au Touquet, tout en fréquentant les clubs d'équitation de la région parisienne, les théâtres ou les spectacles de music-hall. Le jeune Tati démontre ses qualités athlétiques dans les clubs sportifs les plus huppés (le Racing Club de France), en équitation, au tennis ou au rugby. Avec ses camarades de club, il fréquente les cafés et restaurants chic de Paris. Destiné par sa famille à une carrière d'ingénieur, il s'avère peu disposé aux études, quitte l'école à 16 ans pour entrer dans l'atelier familial. En parallèle, il met au point de petits spectacles de mimes sur le thème du sport, qu'il joue dans les restaurants fréquentés par le Racing. Au début des années 1930, il se lance dans une carrière artistique dans le music-hall, en parallèle de son travail dans l'atelier d'encadrement. Au moment où le cinéma devient parlant, Tati accède au statut de vedette de spectacles muets. Afin, peut-être, d'acquérir une situation davantage en accord avec son mode de vie et ses origines, il choisit la voie des courts puis des longs métrages. Ses influences sont claires : il a absorbé, tel un buvard, la technique du gag visuel élaborée par les maîtres du burlesque, Buster Keaton, Harold Lloyd, Roscoe Arbuckle, Stan Laurel & Oliver Hardy et, bien entendu, Charlie Chaplin. Les Américains.

Parlons-en, des Américains, omniprésents comme le mauvais rêve du facteur François dans *Jour de fête* (1949), le premier long métrage du réalisateur. Ceux qui, après la Libération, viennent faire leur propagande jusque sur la place de Sainte-Sévère, paisible village de l'Indre-et-Loire, où Tati était venu se réfugier sous l'Occupation pour échapper au STO. C'est d'une autre forme d'occupation dont parle ce film : celle de l'Europe, en situation de dette, par l'idéologie du progrès. Les forains qui viennent animer le jour de fête à Sainte-Sévère diffusent en effet un reportage sur les services postaux de l'Oncle Sam, motorisés, aéroportés, avec des facteurs casqués et sanglés traversant à toute vitesse, sans coup férir, des murs de flammes. Des employés modèles, sérieux et efficaces. Sous l'égide du Plan Marshall, la généralisation de telles prouesses sera d'ailleurs pour bientôt. Après la 2CV en 1950, c'est l'hélicoptère qui permettra dès 1951 une distribution rationalisée du courrier. Le pauvre François, à la fois mascotte et tête de turc du village, reste en queue de peloton. Il n'est pas si sot, mais plutôt sans façons, adepte des trajectoires courbes, des entrées fracassantes dans le café de la place, pédalant souvent à côté de sa bicyclette et finalement bien plus soucieux des relations sociales ordinaires que de l'efficacité de sa tâche. « Les Américains, les Américains », remâche-t-il au son étouffé de quelques borborygmes. L'Amérique, c'est la rationalisation du travail, la ligne droite, le *one best way* des techniciens. Dans le film, c'est le vélo qui avance tout seul, le facteur devant les champions du Tour de France, en tête de l'étape du jour, puis ces gestes machinaux, cette posture calculée pour gagner en rendement, à mesure que François, sous la pression des villageois et des forains matois, se met en tête de battre des records...avant une chute grotesque dans le canal.

C'est du Chaplin ? L'avancée des Temps Modernes qui subvertit la vie tranquille du petit village, un pauvre hère livré à la risée de tous et qui, sans vraiment s'en rendre compte, et justement

parce qu'il n'en sait rien, nous révèle combien la société technicienne tient les hommes captifs et abrutis ?

Pas tant que cela. Car Charlot est, aux yeux de Tati, suradapté autant qu'il est naïf. François, puis surtout Hulot, le personnage populaire imaginé par le cinéaste, ne sont rien de tel. Ce sont des maladroits dans un monde malade (les feux d'artifice qui explosent aux fenêtres des plaisanciers dans *Les vacances de Monsieur Hulot* rappellent, en 1953, que l'on n'en a pas fini de sortir de la Seconde Guerre mondiale). Hulot, quant à lui, est inadapté et passif. Une « discrétion d'être », dira le critique André Bazin. Songeons à cette scène hilarante des *Vacances de Monsieur Hulot* : M. Hulot, toujours en délicatesse avec sa titine, arrive dans une cimetière. Il lui faut faire repartir sa voiture, alors il cherche une manivelle dans le coffre arrière, en sort un pneu, ce pneu tombe par terre, des feuilles viennent se coller dessus de sorte que le pneu se retrouve transformé en couronne. L'ordonnateur des pompes funèbres croit alors que Hulot est venu apporter la couronne et l'emporte, avec un digne remerciement. Qu'a réellement fait Hulot ? Rien. Le contexte s'est joué de lui. Le rire vient de son étrangeté à la situation. Charlot, explique Tati, est au contraire actif et ingénieux. Il aurait probablement lui-même façonné une chambre à air pour qu'elle ressemble à une couronne. C'est la raison pour laquelle Hulot n'est jamais « formidable » ou inventif. Sa présence disloque le cadre bourgeois, les habitudes conformistes des vacanciers qui, pas plus au bord de la mer que dans leur morne travail, ne savent vivre. Mais cela semble se faire malgré lui.

Progressivement, d'ailleurs, Hulot cesse d'être le point focal des gags. Dans *Mon oncle* (1958), c'est un peu de son âme, enfantine et farceuse, qui demeure même lorsqu'il ne se trouve pas dans le champ, lorsque les vauriens de Saint-Maur-des-Fossés débauchent le fils du couple Arpel pour retrouver le vendeur de beignets sur le terrain vague et siffler les passants trop sûrs d'eux, en pariant sur leur rencontre probable avec un poteau. Tati façonne et étoffe aussi son personnage. Il lui donne un milieu de vie : un quartier populaire, dense, bruyant de conversations, où le balayeur, incarnation de la sociabilité ordinaire, se soucie de l'efficacité de son travail avec aussi peu de zèle que le facteur François en mettait, au début de *Jour de fête*, à finir sa tournée. Hulot habite un appartement perché au sommet d'un immeuble-dédale, à l'image d'un calendrier de l'avent. Le cheminement tortueux pour arriver jusqu'à chez lui implique de rendre visite à tous ses voisins. Les murs incarnent un mode de vie. Tati crée des décors pour camper l'opposition entre la densité et le vide, entre les relations et ce que l'on appelle la « communication ». *Tout communique*, c'est le sésame de la sœur de Hulot dans *Mon oncle*, madame Arpel, lorsqu'elle fait visiter à ses amis sa villa moderne située à l'écart de la (déjà) vieille ville. Recluse avec son mari, cadre zélé de l'entreprise *Plastac* (fabrication de tuyaux plastiques), dans ce cauchemar pavillonnaire où tout se commande à distance, y compris la cuisson des steaks, Mme Arpel se lamente pour son frère qui, décidément, n'a toujours pas trouvé de « situation ». *Tout communique* pour les bourgeois Arpel, choisis sur le modèle du tableau de Toulouse-Lautrec *Monsieur, madame et le chien* (1893), qui préfigurent le culte des signes extérieurs de richesse que démontrera Pérec dans *Les choses* (1965), en présentant un couple certes plus jeune et ambitieux. La vie plastique, sans contact, hygiénique et mécanique, où la famille de Hulot utilise sa villa comme une forteresse d'où épier les voisins et leur surface de survie augmentée grâce à des hublots placés à l'étage, c'est ce que Debord décrira dans *La société du spectacle* comme le résultat de ce moment où le capitalisme a pris possession intégrale de l'espace pour en refaire son propre décor.

Dans des scènes mémorables où, soudain, l'effervescence perce à travers l'habitat minéral, les gags se multipliant aux quatre coins de l'image, Hulot parvient à faire sortir de leur rôle quelques-uns de ces bourgeois sans âme. Les voici à trifouiller les canalisations pour régler le jet d'eau de la fontaine-requin qui orne le seuil de la maison Arpel, pendant qu'il glisse des blagues salaces au creux de l'oreille des bourgeoises invitées par sa sœur et fait pis que pendre avec son neveu Gérard. Pour un temps, les places attribuées et les plans de table linéaires sont abandonnés, et c'est de la boue qui jaillit des dents du requin avant que tout ne revienne à l'anormal. Mis à l'essai dans l'usine grise de son beau-frère, Hulot fera une nouvelle fois la preuve de son inadaptation, peinant à contrôler sa machine fumante et finissant par en sortir une ribambelle de tuyaux (rouges) en forme de saucisses.

À l'occasion de ce film, certains critiques firent de Tati un réalisateur poujadiste. François Truffaut, figure centrale de la « Nouvelle vague », ne fut pas en reste : « *Mon oncle* est un film hymne à la lenteur de vivre et partant, à la lenteur d'esprit ; s'il est facile de nous faire rire de nos manies passées ou présentes, il est malaisé de nous faire rire de nos manies futures, c'est-à-dire de celles dont nous serons victimes lorsque tous les Français seront bien logés. C'est par là que *Mon oncle* est un film réactionnaire » (*Arts*, 21 mai 1958). Tati s'en souciait comme d'une guigne, s'évertuant à créer un cinéma faisant confiance au spectateur, jamais aussi sollicité et libre que lorsque l'espace visuel est saturé d'actions ; un cinéma conduit avec un professionnalisme et une méticulosité peu communs dans la confection des décors et la direction d'acteurs.

Ce travail culminera dans l'édification d'une ville-décor, « Tativille », prototype du quartier de La Défense, constitué de verre, d'acier et d'angles droits, où les végétaux ne subsistent que grâce au kiosque d'une fleuriste, rapidement figé dans le folklore par les photographies des touristes. Tel est le théâtre glaçant du chef-d'œuvre du cinéaste, *Playtime* (1967). Les Américains, encore. Cette fois, des femmes d'officiers en voyage express à Paris, pour une visite *fulltime* d'un jour, du salon du mobilier d'intérieur jusqu'aux restaurants chic. De l'(anglo-)américain, aussi, dans le langage. Du *parking* au *drugstore*, avant d'atterrir au *Royal Garden* pour un repas « à la française », Hulot, qui erre dans ces lieux déshumanisés à la recherche d'un travail, s'enfoncé dans les chaises *design* de la salle d'attente transparente et reste pourtant invisible pour le recruteur. Il a en effet quitté sa place assignée. Le modèle américain, toujours, avec ces appartements entièrement exposés, comme les magasins ouverts 24/7, dans l'un desquels M. Hulot se fait traîner par un ancien compagnon de régiment. Il y multipliera les chutes et les approximations, séquestré dans ces prisons de l'exhibitionnisme social. Les Américains, enfin, impérieux, sûrs d'eux et guindés, dont la soirée dans le restaurant *Royal Garden* dérive vers un joyeux foutoir dès le moment où Hulot, à l'arrière-plan des événements, parvient à entrer dans l'établissement.

Seul dans sa cage bétonnée, l'urbain moderne peut-il encore trouver des résonances dans les lieux qu'il fréquente et racheter ainsi un peu de ce qu'il a irrémédiablement perdu, au long des si mal nommées Trente Glorieuses ? Tati n'a jamais dit qu'il était « contre » l'architecture moderne. Il a dit mieux : à côté des permis de construire, il faudrait délivrer des permis d'habiter. Dans *Playtime*, Hulot l'inadapté, le maladroit, le mal à l'aise, est, pour ces raisons même, en mesure de déceler l'insoupçonné poésie qui se niche dans la grande ville, comme dans ces images de fin, où l'embouteillage se change en carrousel et la fleur artificielle offerte à la jeune américaine dont il s'est entiché rappelle la forme des lampadaires gigantesques sous lesquels file le bus qui ramène les touristes à l'aéroport. Peut-on en conserver une image consolante ? Hulot sait habiter des lieux, comme il sait vivre. Il n'est pas vraiment « contre », surtout pas « avec ». Plutôt « à côté » : de ses pompes, de son temps, de cette grande accélération industrielle de l'après-guerre. C'est à cela qu'il nous invite : focaliser notre regard sur l'« à côté », qui se révèle l'essentiel, lorsque tout le monde file sur l'autoroute.

Mais ce monde de la vitesse et de la ligne droite, de la *highway* américaine, devient invivable. Dans *Traffic* (1971), au moment où l'humain pose le pied sur la Lune, Hulot, ingénieur bricoleur d'un camping-car tout confort qu'il a pour charge d'emmener à Amsterdam pour représenter l'entreprise Altra, lors d'un salon de l'automobile, échoue à se rendre à sa destination. Alors que les avaries s'enchaînent, le bricoleur se retrouve sur le bas-côté de la voie rapide, minuscule point frôlé par les carcasses de tôle lancées droit vers l'accident. Inventez la voiture, vous inventez de fait l'accident, rappelle la parabole de Paul Virilio. Logique de la contre-productivité pour certains, là où d'autres y voient la destructivité de la volonté de puissance. Tati, quant à lui, renouvelle son pas de côté. De fait, dans *Traffic*, le moment de l'accident est celui où les mouvements sortent de la ligne droite (tours, toupies, escapades incontrôlées en forêt), où resurgit le réel des corps, soudain ralenti, soucieux de leur état, cherchant à s'assouplir après le choc.

Hulot y disparaît presque en tant que source de gags. Il dénonce plutôt les mauvais gags, pas drôles, de jeunes garnements ayant remplacé par une veste afghane le chien de la responsable en *public relations* de l'entreprise Altra. Il laisse pour le reste place à la rencontre, au véritable voyage. Chaque visite aux mécaniciens successifs entre Paris et Amsterdam sera ainsi l'occasion de prendre,

simplement, le temps de vivre et de partager, y compris dans un commissariat hollandais. Une fois l'échec de l'arrivée hors délai consommé, il sera tout aussi inattendu de le voir converser gaiement, pour terminer, avec la chargée de communication de l'entreprise, experte, pendant la quasi-totalité du film, en inattention à autrui. Le tout au milieu d'« hommautos » bougeant comme des pantins mécaniques au rythme de leurs essuie-glaces.

Il est loin d'être anecdotique que le dernier grand film de Tati avec en toile de fond le décollage industriel de l'après-guerre se termine en Hollande. Outre les accointances familiales déjà signalées, la Hollande c'est aussi le pays de l'artificialisation de la vie, où l'on construit sans cesse sur du sable. Le pays des pionniers du libéralisme, des flux commerciaux. Le pays de la commande sur catalogue (où le camping-car de Hulot, sans même avoir été présenté, remporte un franc succès grâce à ses prospectus commerciaux), de l'abstraction marchande et du contrat dûment consenti : des trafics en tout genre. Hulot, embarquant sa chère chargée de communication et fendant la grisaille et l'anonymat, lui tourne résolument le dos. Alors, non, François Truffaut, il n'était certainement pas malaisé de la part de Tati de faire rire ses contemporains de leurs manies futures. Maintenant que nous sommes tous américains (et discrètement, souterrainement, tous hollandais) le rire intelligent de ce grand cinéaste est encore un joyeux moyen de nous détacher des obsessions industrielles du temps présent.

Renaud Garcia
Été 2020

Jaime Semprun

(1947-2010)

De son père Jorge Semprun, rescapé du camp de Buchenwald, auteur célèbre de *L'écriture ou la vie*, récompensé en 1995 par le Prix Littéraire des Droits de l'Homme, ministre de la culture de 1988 à 1991 sous le gouvernement de Felipe Gonzalez, son fils Jaime n'a, pour certains de ses amis et collaborateurs, guère hérité que du nom. Adolescent non-conformiste, lecteur vorace, il rompt très tôt avec son géniteur, en qui il voit surtout un membre zélé du Parti Communiste Espagnol, fervent soutien de cette tromperie appelée U.R.S.S. Jaime Semprun cultive des qualités opposées à celles dont il estime qu'elles ont construit la renommée de son père : sobriété, discrétion, amour de la vérité, refus du pouvoir, indifférence à l'égard du commerce éditorial. Au long de quelques trente-cinq années d'écriture et d'édition, aucun passage à la télévision, ni même à la radio, pas d'entretiens dans la grande presse.

Néanmoins, en dépit de tout l'esprit subversif qu'on voudra, on n'est pas sans reste un fils de bourgeois. Doublement, même, puisque notre auteur est également le beau-fils de Claude Roy, poète, journaliste et écrivain, passé par les Camelots du Roi, puis actif dans la résistance (où il croise Jorge Semprun) avant d'adhérer au PCF. Claude Roy épouse en effet en secondes noces, en 1958, la mère de Jaime Semprun, l'actrice et dramaturge Loleh Bellon. Pour nous qui venons après coup, le jeune Semprun, qui absorbe la vaste culture familiale, semble bien plutôt un produit de sa classe, de ce tout petit monde parisien où défilent artistes, acteurs, philosophes, écrivains, journalistes. Il s'essaie d'ailleurs au cinéma expérimental, avant de se tourner vers l'écriture, au contact des situationnistes, ces membres de la classe dominante passés à la défense de l'autonomie ouvrière, sous la houlette de Guy Debord.

Semprun est un enfant de cette génération radicalement opposée à la société administrée des années 1960. Des réfractaires à tout encadrement par les partis, qui portent leur regard au-delà de la politique. À cette époque, la critique situationniste joue le rôle d'un « fil d'Ariane grâce auquel [le] turbulent état d'esprit » de ces jeunes gens s'oriente vers « le chemin lumineux de la révolution dans l'obscurité de ses commencements indéterminés », comme le rappelle Miquel Amorós, qui, exilé en France, prête main forte à Semprun au milieu des années 1970 pour publier, sous le pseudonyme « Los incontrolados » un rapport sur la situation révolutionnaire en Espagne (Cf. *Los Incontrolados, Le manuscrit trouvé à Vitoria*). En ces années, Debord, déjà petite légende de la théorie révolutionnaire, se veut désormais stratège. Il s'agit de passer de la théorie à l'activité historique, en pistant, dans toutes les sociétés capitalistes confrontées à l'échec de la modernisation, les traces de l'affirmation autonome du prolétariat. La Révolution des Œillets, survenue en avril 1974 au Portugal, qui met fin à la dictature salazariste incarnée par le premier ministre Caetano, offre à l'auteur de *La société du spectacle* l'occasion de mettre à l'épreuve sa passion stratégique. Il rêve d'un texte décrivant au plus près, jour après jour, les événements portugais, en attendant une contagion vers l'Espagne. Les appuis de Debord sur place faisant défection, c'est à Semprun qu'échoit la tâche de rédiger, en un temps record, *La guerre sociale au Portugal*, qui paraît chez Champ Libre en 1975.

Livre magnifique, aux yeux du maître pourtant si ombrageux. L'estime est assez forte entre les deux hommes pour que Debord incite Semprun, loyal et généreux, à rédiger un texte de théorie révolutionnaire qui s'attaque à l'idéologie française de l'époque. Ce sera le *Précis de récupération* (1976), qui étrille les représentants de la *French Theory* (Foucault, Deleuze, Guattari, Lyotard), les « nouveaux philosophes » (Glucksmann) et les marxistes repentis de *Socialisme ou Barbarie* (Castoriadis, Lefort). Puis l'amitié se rompt. Semprun a dû pousser la mauvaise pièce sur l'échiquier, et le maître situationniste se tient distant, au grand dam de son élève. Essuyant plusieurs refus de l'éditeur Lebovici pour publier le *Manuscrit trouvé à Vitoria* (finalement paru en Espagne),

Semprun se tourne vers la revue *L'Assommoir*, où le texte trouvera un point de chute, de même qu'un pamphlet sur la *Nucléarisation du monde* (1980). Jeu de billard à trois bandes entre Debord, Semprun et Lebovici, justifications nébuleuses, coups tordus et fâcheries. L'habituel extrémisme rhétorique des groupes révolutionnaires parisiens nous est bien étranger.

L'essentiel est ailleurs. En 1984, année orwellienne, Semprun lance sa propre revue, L'Encyclopédie des Nuisances (EdN), ou Dictionnaire de la déraison dans les sciences, les arts et les métiers, qui opère la transition entre le situationnisme et la critique anti-industrielle. Le premier fascicule, *Discours préliminaire de l'encyclopédie des nuisances*, est le texte majeur qui redéfinit la critique sociale comme critique des nuisances. Cette entreprise se déploie en 1991 avec la fondation des éditions de l'EdN. Éditeur, Semprun publie ou republie, avant tout le monde, William Morris, Anders, Charbonneau, Mumford et même Theodore Kaczynski, dans une traduction nettement améliorée du manifeste *La société industrielle et son avenir*. Il entame surtout un travail sans lequel nous, qui cherchons à nous nommer et y voir clair dans un brouillard idéologique et politique de plus en plus épais, manquerions d'une indispensable boussole : la traduction des quatre tomes des *Essais, articles et lettres* de George Orwell. Un trésor. Par ailleurs, il faut lire et relire, dans le catalogue de l'EdN, ces textes et analyses remarquables : *l'Adresse à tous ceux qui ne veulent pas gérer les nuisances mais les supprimer* (1990), la *Relation de l'empoisonnement perpétré en Espagne et camouflé sous le nom de Syndrome de l'huile toxique* (1995) par Jacques Philipponneau, *La vie sur terre* (1996) par Baudouin de Baudinat, les *Remarques sur l'agriculture génétiquement modifiée et la dégradation des espèces* (1999) ; enfin, de Semprun et René Riesel, *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable* (2008). Et, du seul Semprun, les *Dialogues sur l'achèvement des Temps Modernes* (1993) et *L'abîme se repeuple* (1997). Beaucoup, depuis, ont tenté d'imiter le projet et sa manière. Mieux vaut remonter vers l'original.

Fondée sur les bases situationnistes d'une critique de la misère modernisée du prolétariat, c'est-à-dire de tous ceux qui n'ont pas la possibilité de modifier l'espace-temps social que la société leur alloue à consommer, l'œuvre de Semprun expose l'essence même de tout anti-industrialisme. Démystification de l'idée de progrès, ce legs de la philosophie bourgeoise ; défiance envers la science et la technologie, en tant qu'outils de domination qui entretiennent le culte du progrès ; critique de la production moderne comme production de nuisances ; exhortation à la lutte contre les nuisances, et non simplement à leur gestion, voire leur autogestion. Avec ce dernier point, souligné dans *l'Adresse* de 1990, Semprun va d'ores et déjà plus loin que Debord dans le seul texte qu'on puisse directement rapprocher d'une visée écologiste, *La planète malade* (1971). Le maître stratège y énonçait que seules des décisions prises démocratiquement en pleine connaissance de cause par les producteurs et contrôlées et exécutées par les producteurs eux-mêmes pouvaient véritablement lutter contre la « pollution » (seuls des *soviets de marins* seraient en mesure d'éviter les dégazages des pétroliers). Semprun, lui, ne place plus sa confiance dans une telle administration collective : il n'est plus temps, au moment où il écrit, de parier sur un sujet rédempteur de l'histoire ; surtout, la nouvelle conscience historique a pour tâche d'accepter l'intranquillité d'un combat permanent contre la dépossession industrielle.

Le nom d'« écologiste » répugne à l'auteur. Pire encore s'il se double de la figure du « citoyen », l'écologiste est avant tout un négociateur voué au marchandage de la nature. Disparaît, avec la préoccupation environnementale, la lutte centrale contre les nuisances, au profit de leur gestion concertée, étatiste par définition. La simple administration du désastre, qui renforce toujours le pouvoir d'une caste de spécialistes. Dès 1984, le *Discours préliminaire* le montre. Avec la production de nuisances se manifeste une séparation sociale entre dirigeants et dirigés, experts et ignorants, représentants et représentés, les premiers parlant toujours au nom d'un prétendu intérêt général que viendraient briser les menées égoïstes de quelques réfractaires. Aussi la société industrielle s'efforce-t-elle sans cesse de recouvrir cette opposition par la fabrication d'un consensus. Par exemple sur la question du TGV. Au départ mode de transport des technocrates, la grande vitesse a été imposée, en même temps que le délabrement des lieux et paysages, aux gens ordinaires. Eux qui n'en voulaient pas nécessairement au départ se sont retrouvés captifs du piège industriel : la catastrophe provenant de la dépossession par les technologies de pointe implique de

recourir à des palliatifs décidés par les experts, dont l'effet est d'aggraver la servitude des plus humbles.

La représentation lucide des nuisances appelle une autre réponse pratique : se battre pour le seul intérêt général qui vaille, celui qui consiste à envisager comment mettre fin à la destruction de la vie, sous toutes ses formes. Car les « nuisances » recouvrent des réalités multiples : le travail salarié et ses produits socialement et psychologiquement nocifs ; la colonisation de la communication par le spectacle ; le développement technologique qui brise l'autonomie individuelle, soumise désormais au joug d'une organisation centrale ; la production marchande et finalement l'État comme nuisance absolue, « contrôlant cette production et en aménageant la perception ». Aussi ne peut-il y avoir de chances de les supprimer sans une critique *sociale*. Pour Semprun, en effet, la nature n'est jamais séparée de la société avec laquelle elle entre en relation dialectique. La nature n'est pas étrangère à la société des hommes ; elle est son autre, « cette étrangeté au sein de quoi seulement l'humanité peut se comprendre comme *humanité* (ainsi qu'elle s'est formée), ce dehors dont l'homme a besoin pour n'être pas enfermé en lui-même » (*Remarques sur l'agriculture génétiquement modifiée*). Puisque le monde industriel est à la fois un et multiple, puisqu'on peut l'attaquer sur différents plans, la critique sociale prendra une forme *encyclopédique* en établissant des correspondances à partir d'exemples où se manifeste la puissance destructrice du complexe étatique-scientifique : TGV, génie génétique, empoisonnement industriel, agro-industrie, machination de la langue ordinaire.

Le meilleur legs de l'EdN, c'est d'affirmer l'intérêt obsessionnel de la critique sociale pour la vérité. En cela, Orwell est un guide sûr, lui qui avait su saisir, grâce à son sens historique, où se situait chaque fois *l'ennemi principal*, pour agir en conséquence contre lui. Ainsi, ce n'est pas un dogme qui conduit à la critique anti-industrielle, mais la perception fine du déplacement, dans le temps, des rapports de force. L'œuvre de Semprun est ennemie de toutes les orthodoxies, y compris celles qu'animent les bons sentiments ou les emportements insurrectionnalistes. Eux veulent une « révolution par les Cosaques », une curieuse régénération de la civilisation par une barbarie salvatrice. Mais où se trouve la civilisation à préserver, à l'ère de la socialisation par les « réalités virtuelles », du triomphe de la novlangue des experts et des policiers de la pensée qui, à gauche, maquillent leur bêtise en conquête émancipatrice ? Déjà, dans *L'abîme se repeuple*, l'auteur saisit le devenir d'une société inspirée des États-Unis, dans laquelle on purge les bibliothèques publiques d'exemplaires des *Aventures de Huckleberry Finn*, « livre suspect au regard de l'antiracisme puisqu'il s'y trouve un nègre (d'ailleurs un esclave en fuite) qui parle comme un nègre, et non comme un universitaire de couleur militant pour le multiculturalisme ».

On a trouvé l'auteur altier, « plombant », incapable de « proposer des solutions ». Indiscutablement, fils de son milieu, il n'est pas « peuple ». Cela n'empêche pas les fulgurances et la justesse d'analyse. Semprun n'a que défiance à l'égard d'une pensée obsédée par *l'efficacité*, tout autant qu'envers une théorie prétendant posséder le levier d'Archimède au moyen duquel faire basculer l'édifice social. Qui pourrait bien incarner ce point suprême de la subversion ? Certainement pas le prolétariat du marxisme périmé, pas plus que les *hackers* et autres communistes digitaux selon Negri, ni les émeutiers des cités qui, si on leur accordait la chance d'une bonne éducation pourraient mener, disent les sociologues citoyenistes, le démantèlement raisonné de la société industrielle. À leur propos, Semprun rappelle que s'ils sont à coup sûr cruellement déshérités, ils le sont en « étant expropriés de la raison, enfermés dans leur novlangue au moins autant que dans leurs ghettos, et ne pouvant même plus fonder leur droit à hériter du monde sur leur capacité à le reconstruire ». Quant aux activistes décroissants, ils finissent étrillés pour leur écologisme de caserne (*Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable*).

Le problème, énonce Semprun, c'est que la société industrielle est fondée sur une identification si forte entre dirigeants et dirigés que l'on ne voit pas bien où trouver l'issue de secours. Citant un philosophe allemand difficile, Adorno (signe parmi d'autres de l'étendue de sa culture littéraire, allant des classiques aux œuvres philosophiques les plus ardues, en passant par la théorie critique, les pamphlétaires chrétiens - Bernanos, Chesterton - et les références de la science-fiction des années 1950-1960), l'auteur note : « il est vain de rechercher ce qui a dû être cause, parce qu'il n'y

a plus que cette société qui soit cause ». À moins d'espérer sauver par la théorie une impuissance intellectuelle et pratique (en faisant remonter la source de nos maux qui à Descartes, qui aux Lumières ou à un Marx « exotérique », celui de la lutte des classes et de la philosophie de l'histoire), il n'y a plus qu'à commencer avec ce constat : le monde industriel est là ; il est un. L'EdN, elle aussi, est arrivée trop tard, au moment de l'achèvement des temps modernes. Ce moment où la contrainte exercée à l'égard de la nature s'est retournée contre la société, en la soumettant à un joug d'autant plus implacable. Cette situation où la modernité ne peut plus être améliorée, une fois devenue une source inépuisable de nuisances.

Dans ces conditions, l'œuvre de Semprun, en tant qu'auteur et éditeur, a le mérite, insigne, de ranimer notre sens du passé : là d'où nous venons, de cette tradition intellectuelle à bien des égards souterraine qu'il nous échoit, malgré tout, de perpétuer. Le reste, futur lecteur ou relecteur, est une question de prédilection. Et de point de vue de classe. À la différence d'Orwell, dont il fut un vigoureux défenseur contre ses calomnieux, Semprun et certains de ses auteurs ou co-auteurs ne furent pas adeptes d'un style clair comme une vitre transparente. Fustigeant à juste titre la novlangue machinique, se flattant de manier une « archéo-langue », le maître de l'Encyclopédie des nuisances ciselait une prose raffinée, avec ses longues périodes, ses encoissements, ses incisives en cascade, un art du détournement appris à l'école de Debord (et de Marx) et un jeu de connivence avec le lecteur, invité au fil d'allusions, citations cryptées et collages, à circuler au sein de la vaste bibliothèque de l'auteur.

Pour qui s'y accoutume, une exhortation en découle néanmoins : exercer pour son propre compte le pouvoir de penser librement. En avoir le droit ne suffit pas, si l'on est incapable de lui donner un contenu concret. Et pour le reste, pratiquer cette « ascèse barbare » (Adorno encore, mais aussi bien Épicure) à l'encontre de la « culture de masse et de sa fausse richesse, de ses divertissements et de ses appareils de la vie facile », ou bien « partir cultiver son jardin, loin du vacarme et de l'affairement hystérique des mégapoles, tranquillement, comme on serait d'une " classe de loisir " ayant l'éternité devant elle. » (*Remarques sur l'agriculture génétiquement modifiée...*) Pirouette facile d'un intellectuel confortablement installé dans le Grand Hôtel de l'Abîme ? Peut-être. Mais la direction qu'elle indiquait en 1999 reste à l'ordre du jour : « sortir, spirituellement ou physiquement, du *monde clos* de la vie industrielle pour rejoindre dehors le monde sensible, si délabré qu'il soit. »

Renaud Garcia
Été 2020

Lectures :

- *Discours préliminaire de l'Encyclopédie des nuisances* [1984], Paris, Éditions de l'Encyclopédie des nuisances, 2009.
- Jacques Philipponneau, *Relation de l'empoisonnement perpétré en Espagne et camouflé sous le nom de Syndrome de l'huile toxique*, 1995.
- Alliance pour l'opposition à toutes les nuisances, *Relevé provisoire de nos griefs contre le despotisme de la vitesse à l'occasion de l'extension des lignes du TGV* [1991], 1998.
- *Dialogues sur l'achèvement des temps modernes*, 1993.
- *L'abîme se repeuple*, 1997.
- *Remarques sur l'agriculture génétiquement modifiée et la dégradation des espèces*, 1999.
- Semprun/ Riesel, *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable*, 2008.

Épicure (341-270 av. J-C)

Les épicuriens

Peu de philosophes furent aussi combattus, calomniés et caricaturés qu'Épicure. Peu sont parvenus à se constituer un auditoire aussi vaste et fidèle à travers les siècles, en dépit de la disparition de la plus grande part d'une œuvre monumentale, réduite à trois lettres et diverses sentences plus ou moins authentifiées. Épicure le tard venu, l'insulaire né à Samos, pensant à l'ombre de Socrate, Platon et Aristote. Le sage du Jardin, dernier philosophe d'une époque de décadence : la cité-État s'est effondrée, l'homme grec de l'empire macédonien de Philippe, puis d'Alexandre, ne se reconnaît plus comme « animal politique ». Il trouve refuge dans les mystères de l'Orient ou dans l'acceptation stoïcienne d'un rôle sur la grande scène du Cosmos, ordonné par la Providence. Au milieu des décombres, Épicure enseigne la joie de vivre, la sobre jouissance de notre nature sensible. On l'attaquera constamment pour cela : il manquerait à la vertu, ses disciples seraient des « pourceaux », voluptueux sans mesure, selon le poète latin Horace (65-8 av. J-C). Image sur laquelle s'appuieront les Pères de l'Église pour condamner les épicuriens, ces mécréants intéressés à jouir loyalement de leur être.

À Rome, son disciple Lucrèce (98-55 av. J-C) célèbre dans son poème *De la nature* la rébellion du philosophe irréligieux : « La vie humaine, spectacle répugnant, gisait sur la terre, écrasée sous le poids de la religion, dont la tête surgie des régions célestes menaçait les mortels de son regard hideux, quand pour la première fois un homme, un Grec, osa la regarder en face, l'affronter enfin. » Le blasphémateur fut le premier à « forcer les verrous de la nature » puis, vainqueur, il « revient nous dire ce qui peut naître ou non, pourquoi enfin est assigné à chaque chose un pouvoir limité, une borne immuable ». En réalité, Épicure ne nie pas les dieux. Il les éloigne dans des intermondes. Il ne veut rien leur confier, et surtout pas de fausses espérances. En revanche, en disant « ce qui peut naître ou non » et pourquoi chaque chose ne dispose que d'un pouvoir limité, Épicure reste un blasphémateur pour les apprentis sorciers contemporains, nouveaux possédés du progrès sans merci.

Les épicuriens, en effet, sont des matérialistes. Tout vient de la nature qui « crée, accroît et nourrit tous les êtres », à partir de la matière, des corps générateurs et des semences des choses, en quoi elle les « résorbe à nouveau après la mort » (Lucrèce). La nature est ce qui donne naissance à une vie mortelle, association contingente de vide et d'atomes : tel est l'enseignement fondamental du maître du Jardin. Il n'y a pas de providence, pas d'ordre suprême. Cette vie connaîtra un terme, aussi vrai qu'elle est née. La science de la nature est subordonnée à l'éthique : le vivant qui se sait tel ne craint pas les dieux et se convainc de la vanité du désir d'immortalité. La connaissance n'a de sens que si elle dissipe les ténèbres de l'âme.

Appel aux esprits libres : il y a une vie sensible à goûter et à mener pour ceux qui sont nés de la nature et qui en participent. Il s'agit d'atteindre la plénitude en cultivant le plaisir, principe et fin de la vie bienheureuse. Mais pas n'importe comment, pas à n'importe quel prix. L'homme d'Épicure, en effet, n'est ni une machine désirante, ni un agent économique (les conduites de maximisation du profit existent dans le monde grec, comme en attestent les investissements dans les concessions minières, mais demeurent marginales) et plus tellement un « vivant politique » (Aristote). C'est un vivant philosophique, qui raisonne avec prudence sur ses désirs et ses plaisirs. Le bonheur sur commande, très peu pour les épicuriens. Plutôt une intelligence du bonheur, une réflexion sobre, une déprise par rapport aux séductions de la masse et une reprise par chacun de sa liberté : « la plus pure [des sécurités] est celle qui vient de la tranquillité et de la vie à l'écart de la foule » (*Maxime capitale* XIV). Tel est l'exemple à imiter : ne pas être géré, ne pas être materné, « cocooné », mais être son propre intendant. Faire le compte du nécessaire et du superflu, en individu « économe ».

Pourtant, si le bonheur est la fin recherchée, pourquoi s'exercer ? Pourquoi ne pas se laisser vivre et flotter au gré des envies ? Parce que, pour l'homme et ses techniques, se laisser vivre c'est se rêver dieu (et pas seulement « dieu parmi les hommes », comme y prétend le sage), tituber dans l'ivresse de la quantité. Avec l'augmentation des moyens viennent la soif de nouveauté, la rivalité pour se l'approprier et la dépense de forces en pure perte. Une « innovation » change notre goût et le genre humain « ne connaît pas de limites à la possession, il ne sait pas jusqu'où le plaisir peut croître. Tel est le mal qui peu à peu nous entraînant au large/ déchaîna sur nos vies les grands orages de la guerre » (Lucrèce). Il faut donc consentir à un travail, à une discipline : une *ascèse*, au sens originel du mot, qui ne soit pas ascétique, mortifiante. Reconsidérer les vraies richesses à l'aune de notre nature sensible et de sa présence contingente dans la nature. Par conséquent, dit Lucrèce, « si l'on gouverne sa vie d'après la vraie raison, la plus grande richesse humaine est une vie frugale/ une âme sereine, car de peu il n'est jamais manque ». Tenez-vous le pour dit : « rien n'est suffisant pour celui qui pense que le suffisant est peu » (*Sentence Vaticane* 68). Le consommateur ostentatoire, le parvenu, Crésus et ses lingots d'or ou le bipède grégaire qui a peur de manquer le train de la mode, autant de visages du malheur, de la pénurie permanente, fascinés par des choses pas plus utiles que l'eau versée dans un vase plein. À l'inverse, qui sait poser soi-même sa limite se rend inexpugnable aux séductions des masses. Autosuffisant, il s'approprie le dénuement plutôt que la richesse.

Faites vôtre cette diététique des désirs et l'industrie publicitaire s'écroule. Exercez-vous aux quatre remèdes épicuriens (les dieux ne sont pas à craindre ; la mort n'est rien pour un être sensible, puisqu'elle est absence de sensation ; le plaisir est facile à se procurer, en tant que suppression de la douleur ; la souffrance est limitée et le plaisir l'emporte sur elle), en vous demandant pour chaque désir : est-il naturel et nécessaire ? Est-il vide ? Assure-t-il la maîtrise de mon existence ? Me rend-il esclave ? Bientôt, les techniques d'organisation thérapeutique (coaching, industrie du bien-être, psychologie positive, *care*) perdent tout sens, les profits des laboratoires pharmaceutiques s'effondrent et l'industrie de la malbouffe, avec ses plaisirs gras et saturés, ne trouve plus preneur.

Être épicurien, aujourd'hui, c'est vivre contre son temps. Loin de la vision de pourceaux se vautrant dans la débauche. Cet hédonisme grossier, le capitalisme de la séduction, libéral-libertaire, l'a récupéré. Loin, aussi, de la caricature austère qu'en dresseront les partisans de l'innovation sans limite. Ceux-là confondent toujours la *pauvreté* et la *misère*, provoquant partout la seconde pour éviter de reconnaître que l'on puisse vivre décemment dans la première. Certes, chez Épicure, la réflexion porte avant tout sur les plaisirs faciles à se procurer : faire taire la faim et la soif. Mais une fois cet équilibre atteint, la satisfaction des plaisirs en excès, ceux de la chair et de la bonne chère, des sons agréables et de la beauté des formes, sera d'autant plus intense qu'elle n'aura pas été l'objet d'une quête anxieuse : « L'habitude des régimes de vie simples et non profus est constitutive de la santé, rend l'homme résolu dans les nécessités de la vie courante, nous met dans les meilleures dispositions lorsque, par intervalles, nous nous approchons de la profusion, et face à la fortune, nous rend sans peur » (*Lettre à Ménécée*). Bien misérable par contre, celui qui, dût-il vivre éternellement comme dans un délire transhumaniste, se consumerait dans la peur, l'isolement, l'anxiété et la soif de pouvoir.

De même, le sage sait différer : tout plaisir est un bien, mais tout plaisir n'est pas à choisir si sa satisfaction immédiate entraîne de plus grands maux qu'une restriction temporaire. Enfin, le sage ne dédaigne pas la richesse, s'il peut en user avec libéralité et non l'accumuler. L'économie des épicuriens, c'est une économie du don. Diogène d'Énoanda, épicurien grec du II^e siècle, inscrit sur les murs de l'édifice qu'il construit dans sa cité : « Je ne veux pas que tu manques de quelque chose pour que j'aie plus qu'il n'est besoin. Je préférerais, moi, être privé de quelque chose pour que ce ne soit pas ton cas, bien qu'en fait, je vive très largement en tout » (fragment 126).

L'épicurien Brassens, qui rendit dans « L'andropause » un hommage grivois et pour tout dire *priapique* au sage de Samos, chantait aussi : *Après de mon arbre, je vivais heureux, j'aurais jamais dû m'éloigner de mon arbre*. Et les autres ? Et l'amitié ? C'est ce qui reste de plus naturel et nécessaire aux réfractaires, lorsque les structures politiques se délitent. L'homme d'Épicure est au milieu de ses semblables, mais il fuit la foule : « Tous ceux qui ont pu se pourvoir de la force de la confiance, surtout grâce à leurs proches, ont ainsi aussi vécu les uns avec les autres, avec le plus de

plaisir, le mode de vie le plus ferme, puisqu'ils avaient la certitude ; et comme ils en avaient retiré la plus pleine des familiarités, ils ne se sont pas lamentés, comme par pitié, sur la disparition, avant eux, de celui qui était parvenu au terme de sa vie. » (*Maxime capitale*, XL).

Les amis, selon Épicure, ne se désintéressent pas de la politique, ils refusent l'injonction à paraître sur la scène publique. Ils agissent à leur mesure en veillant au soin d'un environnement limité, leur sphère propre, leur *oïkos* (éco-nomie). Tel est le défi qu'ils posent à la politique, à ses jeux de pouvoir, à ses tendances à l'organisation en masse : « c'est rire qu'il faut et philosopher et diriger sa maison et user encore de tout ce qui est propre, sans dire en aucune façon les paroles de la colère quand on émet celles de la philosophie ». C'est la provocation du rire salvateur, lancé par celui qui, maître de soi et fort de ses amis, est devenu une nature, un caractère trempé, libéré des faux désirs de puissance. Nietzsche, qui fit résonner un autre éclat philosophique contre d'autres idoles, disait d'Épicure : « La sagesse n'a pas dépassé Épicure d'un seul pas, - et elle a souvent reculé de plusieurs milliers de pas par rapport à lui » (*Fragments posthumes*). Nous savons donc à quoi employer nos forces vitales : cultiver et recréer des Jardins.

Renaud Garcia
Été 2020

Lectures

De l'œuvre d'Épicure, il reste trois lettres (La *Lettre à Hérodote*, qui traite de la connaissance de la nature, la physique ; la *Lettre à Pythoclès*, qui traite de la cosmologie ; La *Lettre à Ménécée*, qui traite de l'éthique).

Les *Sentences vaticanes* sont des fragments retrouvés en 1888 dans un manuscrit du Vatican. Elles sont fidèles à l'épicurisme mais ne sont pas toutes dues à Épicure.

Les *Maximes capitales*, au nombre de quarante, ont été transmises par le compilateur Diogène Laërce (début III^e siècle). Elles contiennent les principes de l'enseignement d'Épicure, sous une forme condensée telle que le maître l'avait souhaitée pour des raisons d'efficacité.

- Épicure, *Lettres, maximes, sentences*, traduction Balaudé, Le livre de poche, 1994.
- Lucrèce, *De la nature*, traduction Kany-Turpin, GF-Flammarion, 1997.
- *Les épicuriens*, Daniel Delattre, Jackie Pigeaud (dir.), Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 2010.

Theodore John Kaczynski (né en 1942)

En 1996, le FBI mettait enfin la main sur Theodore John Kaczynski (dit « Ted »), alias Unabomber, devenu depuis la fin des années 1970 l'ennemi public n°1 aux États-Unis, en raison de ses attentats à la bombe ayant fait trois morts et une vingtaine de blessés. Adolescent solitaire, élève surdoué, Kaczynski entre à Harvard avec deux ans d'avance. Peu friand de mondanités universitaires, il y subit en outre des tests de conditionnement supervisés par le Pr. Henry Murray. Mathématicien de haut niveau refusant de faire carrière dans la recherche, il enseigne deux ans à Berkeley pour faire des économies avant de démissionner en 1969. Revenu chez ses parents, embauché sans succès dans l'entreprise de son frère cadet, il finit par acheter un lopin de terre non loin de Lincoln, dans le Montana, pour mettre en application son idéal de rupture avec le système techno-industriel. Le temps passant, sa bien-aimée nature toujours plus défigurée, les gens aussi passifs que des rouages graissés, Kaczynski remâche sa haine de la civilisation moderne et se met à confectionner des bombes qu'il expédie, dans la plupart des cas, par courrier. Les victimes sont liées de près ou de loin à la recherche scientifique et au progrès industriel : le propriétaire d'un magasin d'ordinateurs ; un cadre d'une entreprise de publicité ; le président de la corporation de sylviculture de Californie. Toujours recherché après dix-sept ans, il envoie en 1995 un manifeste, signé du pseudonyme collectif FC (pour *Freedom Club*), aux rédactions du *New York Times* et du *Washington Post*. Il promet d'arrêter ses activités terroristes en échange de la publication de *La société industrielle et son avenir*. Une fois publié, son frère et sa belle-sœur reconnaissent dans le manifeste les grandes lignes de sa pensée et certains de ses tics langagiers. Ils le dénoncent aux autorités, qui l'arrêtent, suite à la traque la plus coûteuse de l'histoire du FBI, dans sa cabane de Stemple Pass Road. Depuis 1999 Ted Kaczynski purge une peine de réclusion à vie dans le quartier de haute sécurité de la prison de Florence, dans le Colorado. Cela ne l'a pas empêché de poursuivre sa réflexion, dans la mesure des moyens alloués. On dispose ainsi de près de trois-cents pages d'analyses et de correspondance, publiées en 2008, qui complètent en français la traduction du manifeste.

Kaczynski/ Unabomber. Un sujet brûlant. « Clivant », dirait-on pour attirer l'attention médiatique. C'est bien le propre, spectaculaire, de ce mathématicien de génie, peu sociable, en avance à l'école, mal à l'aise avec autrui, avec les femmes, qui aurait compensé son inadaptation en s'égarant dans le terrorisme. Certes, mais rappelons avec les éditeurs de l'Encyclopédie des nuisances qui traduisirent son texte en 1998 : « quant aux attentats proprement dits, (...) ils atteignent rarement ceux qui mériteraient d'en être les victimes et (...) de toute façon le recours au terrorisme est encore plus inefficace contre la société industrielle qu'il ne l'a jamais été auparavant ».

La division, ici, joue à tous les niveaux. Car ces mêmes attentats ont servi à occulter le contenu de son texte, non seulement pendant le procès de Kaczynski mais encore pour une postérité écologiste qui cherche à se nommer. L'auteur de *La société industrielle et son avenir* s'est évertué à plaider coupable, afin de souligner la rationalité de ses propos. Le recours des institutions à la vieille technique de psychiatrisation de l'accusé (schizophrène, paranoïaque) a néanmoins fait son chemin dans l'opinion. Comme pour John Brown (1800-1859) avant lui. Un autre « fanatique », selon le mot d'Abraham Lincoln. Brown, calviniste se sentant investi d'une « mission », quitte en 1855 sa ferme de l'État de New York pour le Kansas où, aidé de cinq de ses fils, il prend la tête d'un petit groupe armé, tue cinq colons esclavagistes, puis tente en 1859 de s'emparer de l'arsenal de Harpers Ferry en Virginie, dans le but d'armer des esclaves libérés et d'organiser, depuis les Appalaches, des insurrections noires dans le Sud. L'abolitionniste sera décrit par Thoreau, le solitaire de Walden, qui l'avait rencontré, comme un homme de principes « ne cédant ni au caprice ni aux impulsions passagères, mettant à exécution le projet de toute une vie » (*Plaidoyer en faveur du capitaine John Brown*, 1859). Et utilisant la violence rédemptrice par souci de légitime défense.

Kaczynski, lui, n'est d'aucune religion, mais il appartient comme Brown à cette race de puritains qui n'admettent aucun compromis et ne reculent pas devant la mort. Des hommes libres, pour le meilleur et pour le pire. En dehors de ses crimes odieux, Kaczynski a bel et bien mis ses actes en accord avec son texte : le retour à l'autonomie en rupture avec le système technicien, la réappropriation de ses conditions d'existence. On plaidera la folie, on soulignera que la géographie des États-Unis, avec sa *wilderness*, le permettait encore entre 1980 et 1995, quand les réseaux de communication n'enserraient pas encore la surface terrestre. Oui, mais vivre à la mesure de la nature, en n'utilisant que des techniques à petite échelle, en nouant des rapports simples avec les communautés locales (achat de farine, de riz, consultation de la bibliothèque municipale), il l'a fait. En vertu de cette cohérence, son manifeste mérite considération pour ce qu'il est : un texte écrit dans une cabane isolée au milieu des bois, guère plus grande qu'une cellule, parmi les produits chimiques (pour les bombes), entre les nécessités du potager, les randonnées de six heures pour chasser le lapin, le chevreuil, la grouse ou, faute de mieux, le rat musqué et l'écureuil, et la recherche de plantes comestibles.

Compte tenu de tout cela, *La société industrielle et son avenir* a le mérite remarquable d'aller à l'essentiel : le système industriel qui a décollé au XIX^e siècle mais dont les germes étaient antérieurs (jusqu'où remonter ? On n'est pas tenu d'adhérer à l'idée de Kaczynski pour qui la fin du mode de vie des chasseurs-cueilleurs signifie l'avènement funeste de la civilisation) a détruit non seulement la nature, désormais au bord de la catastrophe, mais aussi l'humain, rabaissé dans sa dignité et transformé en avorton adaptable. S'il doit y avoir une révolution, dit l'auteur, elle ne saurait être politique. Elle devra s'attaquer aux « bases économiques et technologiques de la société actuelle » (§4). Sur cette voie, les progressistes, autrement dit cette gauche libérale versée dans la défense des droits et la lutte contre toutes les discriminations, sont les faux alliés par excellence. Embrasser avec une ferveur militante les combats pour la reconnaissance des minorités, dont Kaczynski a pu observer le déploiement fulgurant dans l'univers médiatique et intellectuel américain, avant leur exportation vers l'Europe, c'est un leurre, une impasse, *du point de vue du combat central* contre le système industriel et sa puissance *universelle* de dépossession : « notre ennemi réel est le système industriel-technologique et, dans la lutte contre ce système, les différences ethniques n'ont aucune importance » (§192).

Une bonne partie du manifeste se consacre à une investigation psychologique des sources de l'activisme de gauche. Qui sont les défenseurs de gauche des victimes du « système » ? Des individus « sursocialisés », répond Kaczynski : c'est-à-dire diplômés, formés par l'université, ayant intégré les valeurs de la société industrielle et cherchant, à travers la défense acharnée d'une cause, à rétablir des principes que l'ordre établi semble ne pas respecter. Leur rébellion, qu'elle concerne la liberté d'expression, les droits des homosexuels, des transsexuels, l'antiracisme, les droits des animaux, ou encore la sauvegarde du climat, a pour effet pervers de consolider le système industriel, tout en atténuant les sources de déstabilisation sociale. L'inclusivité est avant tout celle de l'emprise technologique, qui forme et conforme une population en accord avec les valeurs fondamentales de l'industrie : davantage de droits pour jouir de la seule forme concevable de liberté, celle qui peut s'acheter des modes de vie, du confort, des divertissements encadrés et des médicaments pour tenir au travail.

Kaczynski reprend ici les réflexions de Jacques Ellul dans *Autopsie de la révolution* (1969). Ellul dont l'analyse du totalitarisme technicien était étudiée aux États-Unis dans les années 1960 comme un classique de la contre-culture. Et, inévitablement, Kaczynski divise. Y compris pour ce qui est de la traduction de ce point fondamental du manifeste, auquel s'adosse son appel à une révolution contre la société techno-industrielle.

À la suite d'une première traduction par Jean-Marie Apostolidès, publiée en 1996 aux éditions du Rocher, truffée d'inexactitudes, deux autres ont paru. L'une aux éditions de l'Encyclopédie des nuisances, dont les rédacteurs ont choisi de rendre l'adjectif *leftist* par « progressiste ». L'autre, en 2008, chez l'éditeur suisse Xenia, dont le rédacteur a opté pour « gauchiste » au motif que Kaczynski s'en prendrait essentiellement aux « casseurs de vitre à la solde des vitriers », aux faux

rebelles qui font obstacle à la vraie révolution dirigée contre la structure de la société. Ces choix distincts ne sont pas anodins. Les idées de Kaczynski déplacent les clivages, puisqu'il estime que nombre de combats « de gauche », vécus comme oppositionnels par ceux qui les mènent, ont pour effet de renforcer les structures techniques et étatiques. Aussi n'est-il pas surprenant qu'un éditeur comme Xenia ait repris à son compte le manifeste, aussi bien que L'Encyclopédie des nuisances, ces héritiers dissidents des situationnistes. Xenia, proche de l'Union Démocratique du Centre (UDC), navigue entre droite et extrême-droite. L'éditeur Slobodan Despot, qui obtint l'accord de Kaczynski pour republier son manifeste et d'autres écrits sous le label « œuvre complète », fut par exemple le chargé de communication d'Oskar Freysinger, élu en 2013 au conseil d'État du Valais.

Pour Kaczynski, comme pour Ellul avant lui et tous les défenseurs du vivant dans un monde vivant, le clivage s'est compliqué : à l'antagonisme schématique entre une gauche égalitariste et une droite apôtre de la hiérarchie s'est superposée une division structurelle entre la technocratie (les partisans de l'abstraction et de la mort-machine) et les vivants (les partisans d'une vie simplement humaine sur une terre pas trop dégradée). Sur ce nouvel axe, il existe donc des technocrates de gauche comme de droite, et des écologistes de gauche comme de droite, qui se rejoignent sur le bien-fondé d'une critique anti-industrielle. Bien qu'ils le fassent, à l'évidence, selon des intentions divergentes sinon contradictoires.

En l'espèce, bien que l'édition de Xenia livre nombre d'approfondissements établis par Kaczynski lui-même, il nous semble que la traduction de L'Encyclopédie des nuisances reste plus élégante et nerveuse. Surtout, rendre *leftist* par « gauchiste » réintroduit une dimension de dispute politique, par les partisans d'une droite forte fustigeant sous ce terme le laxisme des partis de gauche (des citoyennistes aux membres de la gauche extrême) sur divers sujets tels que la sécurité, l'immigration, l'ouverture des frontières. L'emploi du mot « progressiste » par l'EdN traduit mieux le nouveau clivage qui touche à la structure même de la société industrielle. Le progressiste, c'est celui qui croit dans le développement des moyens, le sens de l'histoire et l'avènement, technologiquement assisté, d'une nouvelle nature et d'une nouvelle humanité, bien de leur temps. Or, pour Kaczynski, « un mouvement défendant la nature et combattant la technologie doit prendre une position résolument antiprogessiste et doit éviter toute collaboration avec ces gens-là. Le progressisme est à long terme en contradiction avec la nature sauvage, la liberté humaine et l'élimination de la technologie moderne. Il est collectiviste ; il cherche à faire du monde entier – aussi bien de la nature que de l'espèce humaine – un tout unifié » (§214).

L'auteur pose en regard ses propres valeurs. Ses actes terroristes les ont dissimulées, mais elles existent : défense de la dignité de l'individu, du libre-arbitre, du courage et de l'honneur (des valeurs supérieures dépréciées dans une société qui fait du conditionnement sa pierre angulaire) ; rejet du matérialisme et valorisation de la modération ; respect et amour de la nature, source d'émerveillement et de paix pour l'être humain ; éloge du pouvoir de faire par soi-même, d'un travail doté de sens, garant de l'« autonomie », conception la plus haute de la liberté. On ne peut nier que ces valeurs aient déterminé en bonne part le choix existentiel de Kaczynski, son refus de participer au maintien du système. On laissera à l'auteur l'idée que « l'introduction de la civilisation est la plus grande erreur, après la révolution industrielle, qu'ait jamais faite le genre humain » (« La révolution en marche » in *L'effondrement du système technologique*). Comment son primitivisme, œuvrant à l'effondrement du système techno-industriel, pourrait-il assumer la rupture avec les plus hautes réalisations de l'humanité, tels que les chefs-d'œuvre de l'art et de la littérature ? Voyons sa réponse dans ses lettres de prison : « Quel argument avez-vous pour penser que les gens du futur seront encore réceptifs à l'art, à la musique et à la littérature du passé ? Les arts du passé ont déjà été largement supplantés par les médias de divertissement populaire, qui procurent des plaisirs intenses en comparaison desquels les anciennes productions paraissent bien ennuyeuses. Shakespeare et Cervantès écrivaient pour des gens ordinaires, Vermeer et Frans Hals peignaient pour des gens ordinaires, et non pour une petite élite d'intellectuels. Mais combien de gens lisent encore Shakespeare et Cervantès lorsqu'ils ne sont pas obligés de le faire dans le cadre de leurs études universitaires ? Combien de gens accrochent à leurs murs des reproductions de tableaux de grands maîtres ? Même si la race humaine existe encore dans 200 ans, se trouvera-t-il encore

quelqu'un pour apprécier les classiques de l'art, de la musique et de la littérature ? » C'est bien vu, sinon implacable comme une démonstration mathématique.

Kaczynski n'avait pas attendu les « collapsologues », experts ès effondrement, pour établir que l'environnement de l'humanité, son mode de vie et sa culture allaient être modifiés en profondeur par les progrès technologiques (au premier chef celui des NBIC – nanotechnologies, biotechnologies, informatique et sciences cognitives) de sorte que la pérennité de la forme humaine elle-même finisse par être en jeu. Ni pour constater que lorsqu'un changement notable perturbe un système complexe et relativement stable, « il a pour conséquence une déstabilisation du système qui est le plus souvent néfaste ». Sans attendre la révélation apocalyptique, il s'agissait donc d'en finir avec ce système intégré mettant en danger les vivants. D'où l'appel à la révolution, avec ses menées stratégiques. L'auteur cesse alors d'être ellulien. On lit de surprenants éloges des bolcheviks, non pas, bien entendu, pour leur doctrine, progressiste et industrialiste, mais pour leur capacité de prendre le pouvoir tout en restant numériquement faibles, dans un contexte *a priori* défavorable. C'est qu'ils étaient déterminés, qualité que Kaczynski aurait appréciée chez les hypothétiques membres de son *Freedom Club*. Il est à peine besoin d'insister sur le fait qu'Unabomber n'a jamais construit ne serait-ce qu'un embryon de groupe résistant (semblable au minimum à l'armée d'un John Brown). En dépit de son appel aux écologistes à « frapper les points névralgiques » (au lieu de s'engager dans des combats importants mais partiels, tels que la lutte contre la déforestation, l'occupation de zones à défendre, le démontage de restaurants McDonald's ou Starbuck), ses attentats n'ont pas montré l'exemple. Tuer le propriétaire d'un petit magasin d'informatique par colis piégé, c'est tout sauf frapper le système en plein cœur.

Son espèce de « blanquisme imaginaire » (selon l'Encyclopédie des nuisances) se perd dans les annales criminelles du FBI. Kaczynski est aujourd'hui un mort-vivant croupissant dans une prison de haute sécurité. Mais les écrits restent, et l'idéal qu'ils portent. Évoquant l'argument de Ray Kurzweil, le gourou du transhumanisme, selon lequel il serait criminel d'arrêter le progrès des biotechnologies sous prétexte de potentielles utilisations malveillantes, au motif de la probabilité d'une victoire sur le cancer et d'autres maladies par ces mêmes moyens, Kaczynski répond : « Kurzweil évite de signaler que le cancer résulte largement du mode de vie moderne, et il en est de même pour beaucoup de maladies « dévastatrices » (Lettre à David Skrbina, 10 juillet 2005). Difficile pour un écologiste véritable de ne pas souscrire à ce refus du chantage technologique.

Difficile, également, de ne pas s'accorder sur cette ode à la vie naturelle : « en vivant au contact de la nature, on découvre que le bonheur ne consiste pas à chercher toujours plus de plaisir. Il réside dans le calme. Une fois que vous avez apprécié le calme suffisamment longtemps, vous développez vraiment un sentiment de rejet à la seule évocation de plaisirs excessifs – un plaisir trop vif perturberait votre tranquillité. En fin de compte, on constate que l'ennui est une maladie de la civilisation » (« Une interview de Ted Kaczynski », articles publiés en 2001 par le Blackfoot Valley Dispatch).

Les moyens ne sont jamais exclusifs des fins. Toute psychologie mise à part, les moyens de Unabomber ont assombri les idéaux de Ted Kaczynski ; le stratège bolchevik fantasmé a relégué à l'arrière-plan l'écologiste ellulien. Mais par sa voix puritaine, l'ermite de Stemple Pass Road a formulé quelques vérités sur le gouffre où nous précipite une technocratie ivre de puissance ; et qui, à chaque avancée technologique, nous utilise comme les cobayes d'expériences sociales.

Renaud Garcia
Été 2020

Lectures

La société industrielle et son avenir, Paris, Encyclopédie des nuisances, 1998.

L'effondrement du système technologique, Vevey, Xenia, 2008. Cette édition comprend les textes suivants :

- La société industrielle et son avenir
- La vérité au sujet de la vie primitive (une critique de l'anarchoprimitivisme)
- Le meilleur tour du système
- La révolution en marche
- La voie de la révolution
- Moralité et révolution
- Frappez les points névralgiques !
- Une interview de Ted Kaczynski
- Lettres
- Précisions sur les avis juridiques

Avant-propos à *Notre Bibliothèque Verte* **Et si nous sommes, qui sommes-nous ?**

S'ils veulent exister collectivement - c'est-à-dire politiquement - dans le débat public et les rapports de force, anti-industriels et anti-autoritaires n'ont rien de plus important à faire que de se trouver un nom qui ne soit pas « anti-... », ni « alter-... », mais qui dise *pour quoi* au juste, ils se battent, puisque la seule chose que l'on sache d'eux, c'est qu'ils sont contre tout et son monde. Un nom c'est une idée. L'émergence de leur courant, occulté en tant que tel dans les médias et les esprits, dépend de sa capacité à se faire ce nom générique, positif et immédiatement compréhensible, qui échappe au condominium des saint-simoniens : libéraux et communistes, droite bourgeoise et gauche technocratique.

Celui de *luddite* n'a de sens qu'en pays anglophone mais *punk*, *hippie* et *beatnick* ont fini par s'imposer ici comme ailleurs. C'est l'avantage de l'impérialisme culturel. Les communistes libertaires, comme les chauves-souris, ont un mot de trop pour ne pas susciter l'ambiguïté et la méfiance. De même « l'écosocialisme », chimère rouge à pois verts, brevetée par le sociologue trotskyste, Michael Löwy et quelques-uns de ses pareils, pour rabattre au NPA et aux Insoumis, des individus décidément trop verts. L'anarchisme est trop vague, trop pollué et lié à l'industrialisme. Surtout depuis que *queers* et cyborgs, activistes de la reproduction artificielle et de l'automatisation – *technopoièse*, *autopoièse* - ont usurpé des noms jadis honorables, féministes, libertaires, etc., pour renverser de l'intérieur le sens de l'émancipation, ajoutant l'eupoièse à l'eugénisme honni. Certes l'anarchie a souvent été le lieu commun de principes antinomiques, mais travestir Foucault, Butler et Preciado en successeurs d'Emma Goldman, Louise Michel et Kropotkine ; s'affranchir de notre dépendance envers une « mère » nature indifférente, abolir la reproduction libre et gratuite, pour s'asservir à la mère machine, au pouvoir des marchands et fabricants d'enfants, c'est arracher le vivant politique de ses conditions même d'existence ; et donc de toute possibilité d'autonomie.

Domage, ils étaient sur la bonne voie ces *naturiens* de la fin du XIX^e siècle, quoique affreusement minoritaires et raillés par leurs compagnons. Les actuels primitivistes devraient peut-être reprendre leur nom, à défaut d'imposer le leur¹. La décroissance fait son trou malgré son croassement ingrat et sa critique parcellaire concentrée sur la seule croissance. Elle est déjà, grâce au journal qui porte son nom, l'horrible alternative à l'économie politique pour tous les commentateurs, journalistes, politiques, économistes, etc. C'est bon signe. Mais le seul mot nouveau qui se soit imposé dans le public, en politique, depuis un demi-siècle, c'est l'écologie.

Que l'on combatte une manifestation nocive, liberticide ou déshumanisante de la société industrielle ou cette société elle-même, que l'on emploie des voies de fait ou des voies de droit, les masses confondent les « écolos » en dépit de leur diversité luxuriante. Cette confusion exprime le stade actuel de la conscience écologique de masse. « En gros », « pour simplifier », c'est ainsi que « les gens » désignent les défenseurs du vivant et peut-être à juste titre. Les plus susceptibles sur leur identité politique sont aussi embarrassés de s'entendre dire « vous, les écolos... », que d'embrouiller leurs interlocuteurs de distinctions pédantesques, « Ah nan, vous savez, moi je suis plutôt *appelliste* » ou « municipaliste libertaire », ou, dans les cas les plus graves, « *vegan* anti-spéciste ».

C'est parce que l'« écologie » est depuis 50 ans le nom qui désigne et rassemble, qu'il fait l'objet de tant d'épithètes - « politique », « profonde », « conservatrice », « intégrale », « urbaine », « punitive » etc. - visant à se tailler une part de l'audience qui s'y reconnaît ; voire à la capter tout entière : écosocialisme, écoféminisme, écottechnologie. Ainsi les nuées de bureaucrates et de

¹ Cf. François Jarrige, *Gravelle, Zisly et les anarchistes naturiens*, Le passager clandestin, 2016.

technocrates qui prolifèrent entre France Nature Environnement et Europe Ecologie-Les Verts². Ou les innombrables entreprises et partis se livrant au biopiratage et au verdissement afin de piller des parts de marché et d'électorat écologistes. Badiou lui-même, le sinistre apologiste de Staline et des Khmers rouges, pourrait bien, n'écouter que son devoir d'« intervention idéologique » et « d'appropriation des mots », nous révéler un *Marx écologiste*, copié de son camarade John Bellamy Foster³. Ce serait tout de même d'une autre valeur émancipatrice que ces pauvres Ellul et Charbonneau, encore des professeurs de province, fondateurs de la critique des technologies, pitoyables *révolutionnaires malgré nous*⁴. Imagine-t-on Badiouine se décrire en « révolutionnaire malgré lui »⁵ ?

En dépit des batailles acharnées pour sa définition et sa représentation, pour l'empêcher de s'affirmer comme force autonome unifiée, porteuse d'un programme complet déduit de son idée centrale - la défense du vivant politique dans un milieu vivant - l'écologie est le seul mot *qui tienne* face aux frères ennemis du technocratisme saint-simonien : actionnaires et financiers *versus* cadres et technologues. Ceux qui entendent s'inscrire politiquement dans cette défense, seraient peut-être avisés d'en faire leur plus petit dénominateur commun, quelles que soient les avanies qu'il a déjà subies. Quitte à se battre pour lui donner un sens plus pur. Car il n'est de mot, ni d'idée, si justes soient-ils, qui ne soient avariés au fil de leurs aventures par le grouillement d'asticots qui en font leur viande et en inspirent le dégoût.

Mais, au cas où *nous* serions, il est possible que ce *nous* s'égaille en multiples rejets plutôt que de s'unifier en projet positif ; qu'il diffuse par démobilisation et désorganisation, par lâchers d'individus autonomes et singuliers, plutôt que de se machiner en foule (*mob*) organisée ; mobilisée. En machine de pouvoir efficace et rationnelle.

Quand le chirurgien vous opère d'une tumeur, vous ne lui demandez pas ce qu'il va mettre « à la place ». Il n'est pas sûr que ce *nous* veuille d'« un autre monde » ; mais plutôt qu'on ne détruise pas ce qui reste de celui-ci. Qu'on enlève, couche par couche, secteur par secteur, tous les facteurs de destruction, jusqu'à remonter au principe même : la volonté de puissance armée de moyens/machines. Ce qui restera, c'est tout ce que *nous* pouvons encore vouloir.

On connaît l'opposition entre ceux pour qui la fin est dans les moyens et ceux pour qui elle les exige. Les seconds l'emportent généralement sur les premiers dans le combat pour la survie, au point de les avoir presque réduits à l'extinction, cependant qu'eux-mêmes proliféraient. Les communistes de toutes obédiences figurent ainsi parmi les plus efficaces et réalistes représentants de l'espèce des vainqueurs. Et il est connu qu'ils *nous* combattent par tous les moyens depuis qu'ils *nous* ont détectés dans le paysage politique : élimination et récupération.

Quant à *nous*, ce *nous* pluriel, rétif au projet, à la mobilisation et à l'organisation, dispersion de singuliers plutôt qu'entassement collectif, il paraît voué à l'échec ; promis à l'impuissance politique, puisqu'il refuse par principe les moyens de la politique. C'est-à-dire de la réussite dans les rapports de force. Le voici enfermé dans un dilemme dont les deux termes le condamnent également. Vaincu s'il refuse les moyens des vainqueurs ; vaincu s'il passe aux vainqueurs en adoptant leurs moyens.

La seule issue serait que, à rebours du slogan totalitaire, tout ne fût pas politique, soumis aux forces organisées, mais qu'il y ait encore de l'anthropologique en amont et sous-jacent. Un humus d'où l'instinct d'humaine conservation résiste encore aux volontés d'inhumaine puissance. En fait, l'idée

² Cf. Fabrice Nicolino, *Qui a tué l'écologie ?* Points, 2012 ; Tomjo, *L'Enfer Vert. Un projet pavé de bonnes intentions*, L'Echappée, 2013.

³ Cf. John Bellamy Foster, *Marx écologiste*, Amsterdam, 2011.

⁴ Cf. B. Charbonneau, J. Ellul, *Nous sommes des révolutionnaires malgré nous*, Le Seuil.

⁵ Cf. Marius Blouin. *Alain Badiou nous attaque et nous faisons (humblement) notre autocritique*, sur www.piecesetmaindoeuvre.com et Pièces détachées n°87a/87b.

suivant laquelle, tout était politique, n'a servi jusqu'ici qu'à légitimer toute destruction. Mais ceux qui partagent les vues de Simone Weil sur la suppression des partis politiques ne peuvent que s'interroger sur leur désir et leur cohérence - en termes de projet et de moyens - de faire à leur tour parti(e). Quel que soit le nom dont on camouffle ce parti : fédération, coordination, organisation, réseau, etc.

Et de toutes façons, que reste-t-il à sauver ? *Fors l'honneur* de résister à la destruction par les puissants, de cette nature dont *nous* participons.

Soyez résolus de ne plus servir, et vous voilà libre.

Mais pour renverser le cours de la destruction, vu la peur, la haine et le mépris que suscitent aujourd'hui la nature et le vivant (chez les proto-hommes machines), il faut en première urgence que *nous*, écologistes radicaux et véritables Verts, restaurions notre histoire, notre culture, notre *corpus* théorique, littéraire et artistique de Epicure à... mettons Ted Kaczynski – et à l'exclusion de l'imposteur Martin Heidegger.

Pour que *nous* puissions répandre nos idées et l'histoire de nos idées, il *nous* faut les connaître *nous-mêmes*. Et l'on verra alors que *nous* disposons d'un héritage intellectuel et artistique d'une richesse et d'une ancienneté merveilleuses au regard des misérables courants industrialistes et saint-simoniens. Qu'ils soient marxistes ou libéraux. L'humanité n'aura une chance de survie que lorsque le dernier technocrate et le dernier capitaliste se seront mutuellement dévorés dans un désert dévasté par leurs appétits de puissance.

C'est pour contribuer à la (re)connaissance de *notre* pensée et de quelques-uns des *nôtres* que *nous* publions ces notices de *Notre Bibliothèque Verte*. Mais une dernière fois : qui sommes-nous ? Nommez-vous, nommons-nous, s'il vous plaît.

**Pièces et main d'œuvre
Juillet 2020**